

“La Séparation” : Aux Bouffes parisiens, Léa Drucker et Catherine Hiegel incarnent la modernité de Claude Simon



par Sylvie Tanette
Publié le 6 octobre 2025 à 8h02
Mis à jour le 3 octobre 2025 à 16h04

Aux Bouffes parisiens, Alain Françon met en scène avec “La Séparation” l’unique pièce de Claude Simon.

Un décor qu’avait dessiné l’auteur lui-même : deux cabinets de toilette face à face, séparés par une cloison. D’un côté Louise et Georges ([Léa Drucker](#) et Pierre-François Garel), de l’autre les parents de Georges, Sabine et Pierre (Catherine Hiegel et Alain Libolt). C’est un soir de fin d’été dans une maison de famille. Ils et elles sont là pour attendre la mort d’une vieille dame. La sœur de Pierre dans sa chambre n’en finit pas de s’éteindre sous la surveillance d’une garde-malade (Catherine Ferran), qui vient heure par heure informer de l’avancement de l’agonie. Le décor est planté, l’unité de lieu et de temps définie. La phrase de [Claude Simon](#) peut se déployer.

L’auteur, Prix Nobel de littérature 1985, a écrit cette pièce en 1963 comme une adaptation libre de son roman *L’Herbe* (Minuit 1958). Montée une seule fois, oubliée depuis, elle a été exhumée par les [Éditions du Chemin de fer](#) en 2019. Il est donc miraculeux de voir cet échafaudage subtil, porté par un dispositif scénique mettant en parallèle deux couples de deux générations différentes enfermés dans une même impasse d’incompréhension. Les hommes ont fait la guerre, celle de 14-18 pour Pierre, celle de 39-45 pour Georges, et elle a transformé leur vie en quelque chose d’irracontable pour eux et d’inatteignable pour leurs épouses.

Une vie d’économies

Mais derrière cette double scène de ménage, Claude Simon raconte autre chose. La direction précise d’Alain Françon laisse aux actrices la possibilité de le révéler. La vieille dame meurt et personne ne s’en soucie sauf Louise, la plus éloignée d’elle par l’âge et parce qu’elle n’est qu’une pièce rapportée dans la famille. Alors qu’elle se dispute avec Georges, Louise est ébranlée par cette vie sans gloire sur laquelle elle revient sans cesse.

Cette tante qui ne s'est jamais mariée l'émeut au-delà du raisonnable – selon Georges – et elle ne peut se résoudre à l'imaginer disparaître ainsi. La vieille dame depuis son lit de mort l'a choisie, elle, comme unique héritière symbolique, en lui confiant une boîte en métal où sont rangés ses carnets. Mais alors que Louise les ouvre et les lit à haute voix elle découvre que leurs pages soigneusement datées ne contiennent que les comptes de menues dépenses quotidiennes, une vie d'économies racontée là.

L'histoire d'une transmission

Cette empathie entre deux femmes qui a priori ne sont rien l'une pour l'autre va ensuite se jouer, et d'une façon hautement surprenante, entre Louise et Sabine. La magnifique Catherine Hiegel, de bourgeoise arrogante s'effondre peu à peu dans une dispute interminable avec son mari, qui révèle des années entières passées à se taire. Face à nous, de l'autre côté de la cloison, Louise écoute son monologue.

Alors que Louise découvre Sabine et découvre à quel point Sabine l'a comprise et devinée, il faut lire le visage de Léa Drucker pour mesurer toute la subtilité de ce texte. Claude Simon montre ici ce qu'il regarde comme un mystère : dans un monde où selon lui, et dans tous ses textes, les relations hommes-femmes sont marquées par l'incommunicabilité, il met en scène une transmission d'une femme à une autre, une connivence intuitive par-delà les générations. Ou ce qu'on pourrait appeler, aujourd'hui, la sororité.

La Séparation au théâtre des Bouffes parisiens, jusqu'au 30 novembre.